

Toute œuvre de pensée
est reçue
et insérée volontiers

Abonnement annuel: 12 Fr.

ÉDITION SUR PAPIER JAPON
IMPÉRIAL

50 Francs par an

IDJTIHAD

LIBRE EXAMEN

Revue sociale et littéraire de l'Orient et de l'Occident

(Paraissant mensuellement)

RÉDACTION

ET

ADMINISTRATION

Rue Cherifein, Caïre

TÉLÉPHONE

Adresse télégraphique:

IDJTIHAD, CAIRE

I ANNÉE

N° 9

DÉCEMBRE 1905

dans les pays occidentaux la *démocratie chrétienne*; Ce serait la *démocratie musulmane*.

La proclamation d'une Constitution, fut-elle sanctionnée par un *fatwa*, n'y suffit pas. Il faudrait produire tout un courant d'opinion publique par une propagande largement organisée où les docteurs les plus autorisés de *l'Islam* tiendraient à l'honneur de faire entendre leurs voix.

La religion musulmane présente dans ses préceptes tous les éléments de la transformation désirée. Plusieurs ulémas notables tant en Turquie que dans les autres pays musulmans ont prouvé par des commentaires empreints de l'esprit le plus large ce qu'on pouvait faire de la société musulmane. En Egypte même nous avons vu, avec une admiration que l'estime seule dépassait, l'œuvre hardie du regretté Cheikh Abdou, l'une des lumières de l'islamisme moderne, qui était en même temps un libéral convaincu.

C'est en somme une œuvre d'*Idjtihad* qui est nécessaire dans le sens dogmatique du mot. Mais il faut justement *l'Idjtihad* à l'Islam pour évaluer vers le libéralisme rationnel.



DES MORTS QUI NE MEURENT PAS

CHEIKH MOHAMED ABDOU

Dans le précédent numéro de *l'Idjtihad* au cours de notre étude sur M. le Docteur Gustave le Bon, nous avons mentionné une entreprise littéraire de Cheikh Mohamed Abdou, laquelle était la traduction en langue arabe du livre monumental de M. le Dr. Gustave le Bon, sur *La Civilisation des Arabes*.

La mort accomplissait son œuvre fatale et cheikh Mohamed Abdou, Grand Moufti d'Egypte, rendait son dernier soupir à Alexandrie quelques

jours après la publication dudit numéro de *l'Idjtihad*.

Cheikh Mohamed Abdou, fut sans contredit, de ceux qui ne rentrent dans aucun cadre; l'infinité est la seule limite de leur intelligence; leur souffrance muette a des échos qui vont aggraver les accents des futures rumeurs de la misère humaine.

Nous avons eu le plaisir de lui parler et de l'entendre parler en 1897 à Genève.

Inutile de vouloir faire ici le portrait de cette rare physionomie pleine de lumière et d'énergie.

Cette phrase du cheikh s'est gravée dans notre mémoire :

**Une vérité que vous énoncerez même seul
entre quatre murs ne restera pas sans effet,
sans répercussion sur la marche intellectuelle
de l'humanité.**

Cela nous était assez pour réconforter l'espoir et l'énergie.

Cheikh Mohamed Abdou fut un véritable Musulman, comme Mohamet, lui-même, concevait :

*Utile à tout mortel, ne vivant que sans pactes
Libre dans sa pensée autant que dans ses actes. (*)*

* * *

Mohamed Talaat Harb Bey a donné une traduction française d'une opuscule remarquable du Cheikh Abdou. *L'Europe et l'Islam*, et il l'a fait précéder d'une préface dont nous nous réservons le plaisir d'en parler ailleurs tout particulièrement.

Talaat Harb Bey joignit à cette opuscule la biographie du Grand Moufti d'Egypte. Nous la reproduisons ci-après presque en sa totalité :

Les débuts du cheikh Mohamed Abdou ont été modestes. Né, il y a une soixantaine d'années, à Mehallet Nasr dans la Béhéra, il fit ses études primaires à la mosquée Ahmadi à Tantah et les compléta à la célèbre université d'El-Azhar. Puis il fut son propre maître. Avidé de lumière, il s'adonna à l'étude avec une énergie rare, et put, grâce à une

(*) Ne le plaignez pas trop, il a vécu sans pactes
Libre dans sa pensée autant que dans ses actes.
Rostand — Cyrano de Bergerac



شيخ محمد عبدو

CHEIKH MOHAMED ABDOU

volonté tenace et à son intelligence vraiment supérieure, devenir ce que nous l'avons vu : une encyclopédie vivante. Il fut la preuve palpable de ce que peut chez l'homme la volonté, surtout lorsque cette volonté est secondée par l'intelligence. En résumé, le cheikh Mohamed Abdou fut, si on peut dire, son propre créateur intellectuel.

Dans la lutte incessante de toute sa vie, un seul point semblait l'intéresser par dessus toutes choses : la religion musulmane, qu'il voulait réformer, non pour y introduire de nouveaux dogmes ou de nouvelles pratiques, mais pour l'épurer, pour la débarrasser des hérésies qu'y introduisirent l'ignorance ou l'opportunisme politique, pour la rendre en un mot ce qu'elle était avant d'avoir été déformée par les ignorants : la religion musulmane telle que la conçut et l'enseigna le Prophète,

Comme tous les réformateurs, comme toutes les grandes intelligences, le cheikh Mohamed Abdou eut ses détracteurs. Accusations gratuites, insinuations, calomnies, injures, rien de tout cela ne lui fut ménagé ; mais il continua son chemin droit devant lui sans faiblesse, et finit par imposer le respect aux envieux et aux ignorants, comme aux adversaires de ses idées.

Si la mort l'a terrassé avant qu'il n'eût la satisfaction d'avoir accompli entièrement la lourde tâche qu'il s'était imposée, du moins il a lumineusement tracé la voie et il laisse après lui œuvre utile et durable.

La fréquentation de Gamal-El-Din, le grand philosophe oriental bien connu, a eu sur l'esprit du cheikh Mohamed Abdou une influence marquée. C'est de cette fréquentation du philosophe, dont il fut l'alter ego, que date l'élan du cheikh Mohamed Abdou vers les idées qui furent depuis le but de sa vie : la réforme de la religion musulmane, la restauration, l'unité, la grandeur de l'immense patrie de l'Islam.

La foi ardente le guidait dans cette tâche ardue.

Et, coïncidence curieuse : la même maladie qui a emporté Gamal-Ed-Din, le cancer, est celle qui vient de nous enlever le cheikh Abdou.

Lorsque se produisirent les événements du mouvement arabiste, le cheikh Mohamed Abdou occupait au ministère de l'Intérieur les fonctions de rédacteur du *Journal Officiel*.

Il eut le moment venu pour commencer l'exécution de son vaste plan de réforme et, de bonne foi, suivit ce mouvement dont les débuts lui paraissaient sincères. Il eut plus tard à lutter, dans ce milieu, contre les menées ambitieuses de quelques chefs dont les idées ne répondaient pas à son idéal pur : l'intérêt de la patrie et de la religion.

Il n'en paya pas moins de l'exil cette accointance avec les chefs du mouvement insurrectionnel, et, momentanément déçu dans ses espérances, il se réfugia en Syrie.

Mais il n'était pas homme à se laisser abattre facilement, et il reprenait bientôt la lutte pacifique pour son idéal. Professeur à l'Ecole Sultaniéh, il y enseigna la littérature, la rhétorique et autres sciences arabes — sans compter les commentaires du Koran qu'il faisait dans les mosquées.

Appelé à Paris par Gamal-El-Din, il collabora avec lui à la rédaction du journal *El Orwa El Hekma*, puis, de retour en Syrie, il y reprit ses cours dont les Syriens gardent un bon souvenir.

Partout le cheikh Mohamed Abdou n'a laissé que des admirateurs et partout aussi ceux qui l'appréciaient devenaient ses amis.

Grâce, quelques années après, par S. A. Tewfik pacha, le cheikh Mohamed Abdou rentre en Egypte et ne tarde pas à retrouver toutes les anciennes amitiés et à reconquérir l'estime et la considération générales.

Son talent et son ardent désir de contribuer au bien de son pays, le désignent de nouveau à l'attention des dirigeants, et il est peu après nommé juge aux tribunaux de première instance, puis promu conseiller à la Cour d'appel indigène. Dans ce champ si vaste de la justice, le cheikh Mohamed Abdou se sent encore à l'étroit. Il lui faut plus et mieux. Il lui faut les moyens de poursuivre hardiment le but de toute sa vie, la réforme de la religion. Il compte alors, pour y arriver, sur un levier qui lui paraît le seul capable de soulever l'édifice : l'Université d'El Azhar. Et dans son esprit germe

le projet de cette nouvelle orientation de la réforme. Il veut, par El-Azhar, guider le monde musulman, l'éclairer sur sa religion, débarrasser cette dernière des entraves et des hérésies qu'y accumula l'ignorance, et dans ce but il songe à y créer un Conseil, une haute cour religieuse pour ainsi dire, qui dirigera le mouvement, qui jettera sa lumière sur les masses, pour le plus grand bien de l'Islamisme.

Le but était grand et noble. Grâce à son énergie, le Conseil est formé et il en fait partie avec son ami d'enfance, le cheikh Abdel Kerim, qui partageait ses idées.

Il eut alors l'espoir d'arriver au but sans encombre. Il entrevit la réhabilitation de sa religion, soufflant sur les musulmans l'esprit de l'instruction, les sciences, les arts, toutes les grandes choses et les grandes idées qui firent à l'origine la splendeur des règnes des Khalifes.

Malheureusement, malgré les concours dévoués qu'il sut trouver, le résultat n'a pas entièrement répondu à son attente et un esprit réactionnaire a entravé jusqu'à un certain point l'œuvre grandiose entreprise avec tant d'abnégation, de dévouement et de courage par le cheikh Mohamed Abdou.

Si le bien-être de l'esprit l'intéressait par-dessus tout, le côté matériel l'occupait aussi sérieusement et il n'oublia pas les pauvres, sachant bien que la misère conduit à la ruine intellectuelle des peuples. Il fonda la Société de bienfaisance Musulmane, dont il fut l'âme. C'est à son énergie, à son dévouement sans cesse en éveil que cette Société doit d'avoir vécu et prospéré.

Désigné par le gouvernement pour occuper les hautes fonctions de grand Moufti d'Egypte, le cheikh Mohamed Abdou se montre encore là à la hauteur de sa tâche. Au Conseil Législatif où il siège de droit, il fait partie de toutes les commissions, il est le guide sûr de ses collègues dans l'examen ou la préparation de toutes les lois, de tous les règlements.

Dans le Conseil supérieur des Wakfs, il est le défenseur des droits et des principes sacrés qui sont la base de cette belle institution.

Mais par dessus tout, nous le répétons, il fut ardent patriote et bon musulman. S'il eut des dé-

tracteurs qui le jugèrent peut-être superficiellement, il eut des admirateurs, en plus grand nombre qui lui rendirent justice.

Ceux qui l'ont fréquenté ou simplement approché se souviendront de l'exquise courtoisie de cet homme dont le franc sourire attirait. Cette courtoisie, il l'a prêchée même à ses amis, et il avait un mot pour la justifier: « on prend, disait-il, beaucoup plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre ! »

Avide de voir et d'apprendre pour mieux juger, le cheikh Mohamed Abdou a beaucoup voyagé, aussi bien en Europe qu'en Orient, cherchant partout ce qui pouvait être utile à l'œuvre immense entreprise par lui. Sans parti-pris, avec une largeur de vues qu'on rencontre rarement de nos jours, il étudiait les civilisations et les mœurs des peuples. Sa belle réponse aux articles de M. Hanotaux sur l'Islam est une preuve de ce que nous avançons. Il y a déployé toute son érudition et une tolérance qui a même pu étonner en regard de l'attaque.

Ses écrits sont nombreux et dans tous on peut retrouver les principes qui le guidèrent dans sa vie et qui sont aujourd'hui ceux des disciples qui le suivirent et qui garderont jalousement sa mémoire.

